

## PHILIPPE DESPORTES

1516 — 1606

« Prenons soin du beau, » disait Goethe, « l'utile prendra toujours assez soin de lui-même. » Le Chartrain Philippe Desportes n'eût pas aisément entendu ce conseil. Il estimait d'instinct que pourvoir à l'utile ou créer le beau c'est tâche identique, et que les plus admirables vers sont ceux qui rapportent le plus d'argent. De là sa vie, de là son œuvre, que je voudrais raconter sans trop d'erreurs, expliquer sans trop d'injustice.

L'histoire de ce poète s'ouvre par un chapitre de roman bourgeois. Né dans un rang qui n'avait rien d'illustre, — ses plus récents biographes l'ont relevé du soupçon de bâtardise, — rimeur intempérant dès l'école, Desportes vint de très-bonne heure à Paris essayer sa chance. Il griffonna d'abord chez un procureur. La procureuse était accorte et point farouche; le petit clerc ne lui déplut pas, et le reste se devine, pour peu qu'on ait feuilleté ces vieux fabliaux, mortels à la basoche, dont le xvi<sup>e</sup> siècle ne répudiait ni les joyeux devis, ni l'exemple. Le mari vit clair au bout d'un temps, et certaine après-midi, comme l'apprenti légiste revenait du Palais, il trouva pendu au marteau de la porte son trop léger bagage, avec ce placard d'un laconisme éloquent : « Dès que Philippe rentrera, il n'aura qu'à ramasser ses hardes et à s'en aller. » Philippe lut, ramassa ses hardes et s'en alla. Pourquoi ne s'est-il jamais souvenu de cette première étape de son aventureux voyage? Pourquoi, lui que les scrupules ne tourmentaient guère, n'a-t-il jamais renouvelé dans ses stances l'impression des folles nuitées de sa jeunesse? Villon les eût illustrées maintes fois, et Regnier n'eût pas consenti à les

oublier. L'ingrat ne s'en doutait donc pas ! Il dût peut-être beaucoup des beaux endroits de sa vaste odyssée à ce couple dont les figures parisiennes et bourgeoises, encadrées dans une chanson ou dans une épigramme, reposeraient, comme un plaisant contraste, des pompeuses allégories du gros volume. Il avait épelé, en compagnie du gralte-papier, le rudiment de la pratique des affaires ; auprès de la femme, il avait saisi dans sa verdeur et dans sa réalité la plus nue le sentiment qu'il allait analyser, traduire, déguiser et raffiner jusqu'à l'excès. A l'heure où il sortit des ateliers de la chicane, Desportes avait pris ses degrés.

Quelques semaines plus tard, dans Avignon où, paraît-il, la cour était alors, on eût pu voir, confondu parmi les valets sans place qui se tenaient sur le pont pour y attendre un maître, l'humble praticien congédié. La misère l'eût décidé à endosser la livrée d'un partisan ; son étoile heureuse le fit secrétaire d'un évêque. Monseigneur du Puy l'engagea, le conduisit en Italie à sa suite, et l'en ramena fort aguèrri. Versificateur à l'ordinaire, diplomate à l'occasion, amoureux toujours ou plutôt croyant l'être, Desportes recueillit des inspirations pour sa triple carrière au pays de Bembo, de Castiglione et de Morosine. Quand il repassa les Alpes, c'était un comédien désigné pour les mascarades de la France effrénée des Valois ; il pouvait, sans folie, prétendre à tout.

Il eut tout : gratifications, abbayes, amours de noble race ; pendant près d'un demi siècle, il épuisa les faveurs du sort. Charles IX lui octroya huit cents couronnes d'or pour les sept cent vingt-deux vers de *a Mort de Rodomont*, et, pour quelques sonnets, Henri III lui départit dix mille écus d'argent. Il fut conseiller d'État, lecteur de la chambre du roi, chanoine de la Sainte-Chapelle, abbé de Tiron, de Josaphat, de Vaux-de-Cernai, de Bonport, d'Aurillac et d'autres lieux. Le vertueux Claude de l'Aubespine le choisit pour ami ; Anne de Joyeuse l'adopta pour son oracle familial ; l'amiral de Villars, « celui de tous les chefs de la Ligue qui se fit le mieux payer, » n'agissait que d'après « ses exhortements et conseils. » Il obtenait en une demi-journée à de Thou la charge en survivance d'un oncle président ; il protégeait Davy Du Perron, un pauvre garçon calviniste, et le calviniste converti par l'opulent abbé entraînait dans les chemins fleuris qui devaient le porter jusqu'au sacré Collège ; il soutenait Vauquelin de La Fresnaye ; le discret Normand devenait intendant des côtes de la mer, et lieutenant général de Caen. Qu'ajouterai-je ? quand Henri III n'allait pas lui-même adresser

une exhortation « à ses chers confrères les hiéronymites du bois de Vincennes, » il déléguait à Desportes le soin de les catéchiser ; quand, en 1594, Henri IV eut besoin de Rouen, il fallut que Sully s'occupât de courtiser Desportes et sa maîtresse du moment. Je n'ai rien dit *des belles et honnêtes dames* qui embellissaient *le loisir de dix mille écus de rente*, que conquit progressivement l'habile homme. Mais comment les nombrer ? autant vaudrait rédiger une liste exacte des bénéfices du bel esprit ou de ses larcins poétiques ! Un des derniers soirs où le voluptueux commendataire parut à la cour, le Béarnais l'apostropha de la sorte, en lui montrant la princesse de Conti : « Monsieur de Tiron, il faut que vous aimiez ma nièce, cela vous ranimera et vous fera produire encore de belles choses, quoique vous ne soyez plus jeune ; » sur quoi la dame, piquée au jeu, répliqua sans se gêner : « Hé ! sire, il en a aimé qui étaient de meilleure maison que moi ; » rappelant ainsi à l'ancien roi de Navarre la saison où la reine Marguerite - Margot ne fut pas indocile aux vœux du chantre subtil d'*Eurylas* ! Margot alors avait bien des rivales ! Diane de Cossé-Brissac, Hélène de Fonsèques, Héliette de La Châtaigneraie, Louise de L'Hôpital-Vitry, vous toutes, les enchanteresses aux noms superbes, vous acheviez cette destinée triomphante en y mêlant quelques-uns de vos jours !

Le secret de ces félicités est tout entier dans un mot. Le cardinal de Richelieu, qui reprochait à Corneille de manquer d'*esprit de suite*, eût battu des mains à Desportes : ce Figaro clérical sut arriver, il apprit à se maintenir. Très-ambitieux et plus cupide encore, il se proposa sans relâche une série d'entreprises fort positives, et ne se lassa pas de dépenser une activité prodigieuse pour satisfaire une insatiable convoitise. Comme les rêveurs séraphiques s'absorbent dans la vision des paradis, comme les dévots de la gloire s'acharnent au pourchas de la palme et de la couronne, il prodigua durant quarante années les manéges, les arguties et les vers dans un dessein unique ; il voulait grossir ses revenus et arrondir ses propriétés. Naturellement facile à manier, assez officieux, on l'a vu, pour ne pas laisser à De Thou le droit d'ouvrir les yeux sur les scandales de sa fortune, maître de maison hospitalier et fastueux ; sybarite savant dans l'ordonnance de ces dîners qui faisaient pleurer de tendresse Scévole de Sainte-Marthe ou Jacques de Montereul, il se dévoilait rapace, haineux, servile, dès que ses écus ou ses domaines étaient en question. « M. Desportes, dit Tallemant, eut « la fantaisie d'avoir tout le patrimoine de sa famille. C'étoit une fantaisie peu poétique ; » et l'anecdotier ajoute que le jaloux accapareur

ne pardonna pas à ceux de ses parents qui refusèrent de lui céder leur part. Il ne signa qu'une satire injurieuse, et ce fut pour diffamer un financier, François de Fortia, le trésorier des parties casuelles, trop lent sans doute à lui payer un quartier de rente échu. Mais c'est lors du siège de Rouen qu'éclate surtout ce beau feu pour les titres et les deniers comptants. Il faut lire dans Sully, dans Palma-Cayet, dans l'Estoile le détail de ces négociations où Desportes, rallié à la Ligue depuis que Jacques Clément a tari la source des munificences des Valois, tient la haute main, brouille hardiment les cartes et dénoue l'intrigue à son plus grand profit, sinon à son plus grand honneur. Il semble à un moment que le conflit de Henri de Bourbon et du sieur de Villars dépende encore plus des abbayes de Desportes, que de la province de Normandie. Écoutez ce curieux passage de la *Chronologie novenaire* : « Pendant que l'amiral faisoit ses preparatifs, il ne laissoit de « faire entretenir M. le cardinal de Bourbon, qui presidoit le conseil du « roy, lequel estoit dans ce temps-là tantost à Chartres, tantost à Mantes « et ce, par le moyen dudit sieur Desportes, qui en conféra avec le « docteur Beranger, jacobin, abbé de Saint-Augustin, et en furent les « paroles si avant, qu'il fut parlé audit conseil de donner mainlevée « des abbayes et benefices dudit sieur Desportes, occupés par les « royaux : mais ceux qui en jouissoient firent rejeter cette proposition, « si bien que cette pratique fut rompue avec mespris dudit sieur Des- « portes, lequel depuis monstra ce que peut un homme de conseil, « quand il rencontre un homme d'exécution. » Remarquez-vous l'accent superbe de la prophétie ? Est-ce la vengeance d'un Coriolan qu'annonce l'honnête chroniqueur ? C'est mieux, c'est la revanche de Desportes. Il ne comploté ni par zèle pour un noble principe, ni par rancune contre un parti, ni par pitié pour les maux de la patrie ; mais on a touché à ses abbayes, et le sacrilège doit être expié. Henri, Mayenne, l'Espagnol, tous les alliés lui seront bons, j'en appelle aux témoignages contemporains : « ... Ainsi que dit l'auteur de *la Suite du « Manant et du Maheustre*, M. Desportes, abbé de Tiron, alla de la part « du sieur de Villars, gouverneur de Rouen, dire au duc que *s'il ne « vouloit autrement resouldre avec l'Espagnol*, il ne trouvast estrange qu'il « traitast avec le roy, et qu'il fist ses affaires ; à quoy le duc de Mayenne « lui respondit qu'il fist ce qu'il voudroit. Sur ceste reponse, ledit sieur « de Villars envoya ledit sieur abbé vers le roy, et fit son accord... » Le conseiller dirigeant de Villars ne perdit pas sa peine ; le traité stipulait pour lui le recouvrement des chères abbayes, et par surcroît, Sa

Majesté, contente des bons services de ce secrétaire d'État sans brevet, lui fit largesse d'un canonicat, sans compter « plusieurs autres bien-faits. » Dignes conséquences d'une lutte où s'étaient exposés tant de fiers courages! Transactions qui intéresseraient davantage si les suites en étaient moins vulgaires; si, aux époques les plus opposées, sous les régimes les plus disparates, les adeptes du culte de soi, les âmes subalternes affranchies des scrupules du devoir et des préjugés de la conscience n'avaient pas étalé l'inutile exemple de leurs succès devant ces niais insoumis qui, fidèles à leurs serments, esclaves de leurs sympathies, fermes et fixes dans la continuelle oscillation des choses, n'apprennent, comme parle Chateaubriand, « ni à s'humilier, ni à se vêtir! » Cependant, et malgré les complaisances aveugles de la morale courante, Jacques de Montcreul, professeur de philosophie en son temps, risquait peut-être beaucoup, même devant les lecteurs accommodants de 1606, quand dans sa threnodie sur la mort de Desportes il inscrivait ces louanges qui ne messieraient pas au tombeau du plus sévère instituteur du Portique :

Tranquillité d'esprit

Dont on a tant parlé, dont on a tant écrit,  
Que chacun cherche tant, que personne ne treuve,  
Vrai nectar qui rend dieux les mortels qu'il abreuve,  
Douce paix de notre asme, à bon droit avois-tu  
Choisi pour ta demeure une si grand'vertu!  
Jusqu'au dernier soupir cette compagne chere  
Ne l'abandonna point; avec elle sa mere,  
La bonne Conscience, estoit à son costé!

Vauquelin en jugea mieux dans ces deux vers d'un tour singulier et d'une ingénieuse redondance, où il qualifiait

Desportes, dont la discrète prudence  
Des plus prudents la prudence devance.

Pour le généreux correspondant du courtisan infatigable, *prudence* n'était pas plus synonyme de vertu que de poésie.

Avez-vous entrevu l'homme d'affaires, vous connaissez déjà beaucoup du poète. Les chansons de Desportes tendent au même but que ses tripotages diplomatiques, et ses légères bergeries sont marquées dans son tarif à plus haut prix que ses dépêches volumineuses. L'art

n'est pour le versificateur avisé que son meilleur procédé de stratégie, le plus fructueux de ses commerces; en relisant son recueil, je me sens transporté parmi les enchères d'un bazar, et je découvre la cote des valeurs, indiquée en chiffres connus, au verso de chaque sonnet et de chaque villanelle. Je sais qu'il est imprudent de railler un si grave sujet, et que je suis sur le point de profaner le sanctuaire; je sais que, dès longtemps, Regnier a confondu les détracteurs de son oncle par cet argument irréfutable à son sens, où il confond avec un cynisme naïf l'esthétique et l'arithmétique :

Je vay le grand chemin que mon oncle m'apprit :  
 Laissant là ces docteurs que les Muses instruisent  
 En des arts tout nouveaux; et s'ils font, comme ils disent,  
 De ses fautes un livre aussi gros que le sien,  
 Telles je les croirai, quand ils auront du bien,  
 Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,  
 Leur don'ra comme à lui dix mille écus de rente,  
 De l'honneur, de l'estime; et quand, par l'univers,  
 Sur le lut de David on chantera leurs vers;  
 Qu'ils auront joint l'utile avecque l'agréable,  
 Et qu'ils sauront rimer une aussi bonne table;

je sais même que depuis Regnier la théorie a gagné du terrain. Des critiques entendus mesureront jusqu'à la consommation des siècles le génie au contenu de la bourse, et j'ai vu les plus beaux yeux du monde se mouiller de larmes enthousiastes en additionnant les louis et les guinées dont Murray ou Gosselin ont cru payer Byron ou Lamartine. Je m'entête pourtant à croire, avec le sage Carlyle, « que les charmes de « la nature, la majesté de l'homme, les grâces infinies de la vertu ne « sont pas cachés au regard du pauvre, mais à l'œil du vaniteux, du « corrompu, de l'égoïste, qu'il soit puissant ou misérable; » je ne me lasse pas de répéter avec D'Alembert que tout homme de lettres, digne de ce nom, doit s'imposer pour mots d'ordre : liberté, vérité et pauvreté, qui est même chose; les vers de Regnier eux-mêmes, dans leur application la plus directe, me remettent en mémoire certain passage de Balzac qui, citant lui aussi les fameux dix mille écus de rente, « cet écueil contre lequel se brisèrent les espérances de dix mille « poètes, » ajoute, non sans amertume et sans tristesse : « Dans cette « même cour où l'on faisoit de telles fortunes, plusieurs poètes étoient « morts de faim; Torquato a eu besoin d'un écu, et l'a demandé, par

« aumône, à une dame de sa connaissance; il rapporta en Italie l'habillement qu'il avoit apporté en France, après y avoir fait un an de séjour. Et toutefois je m'assure qu'il n'y a point de stance de « Torquato Tasso qui ne vaille autant pour le moins que le sonnet « qui valut une abbaye à Desportes. » Les rayons dorés du coffrefort dont s'émerveillait bénévolement le satirique n'ont pas de quoi m'éblouir, et je ne les prendrai pas pour le diadème lumineux d'un Apollon. Chacune de ces pièces de monnaie me raconte une platitude, sinon une vilénie, une complaisance intéressée, sinon une adulation mercenaire. Certes, au xvi<sup>e</sup> siècle, la prostitution de la parole humaine fut poussée à de déplorables excès; le plus séduisant des vices de l'esprit, inoculé de cœur en cœur, exalta les plus obscurs et déprava les plus glorieux; Pierre Arétin devint un potentat, et le chancelier Bacon un sycophante! Mais à ce bruyant concours des charlatans de plume, des escompteurs du pamphlet et des mendiants du panégyrique, Desportes n'a pas trouvé d'égal. O le melliflu complimenteur! ô le parasite bien disant et souple! Madame de Simiers « envoie ses pensées au rimeur, » et le rimeur se met à l'œuvre. Il abdique sa personnalité pour redire, obéissant écho, les goûts, les passions, les fantaisies du maître, et le maître est pour lui le dernier arrivé sur lequel il peut tirer à vue. Il adore en vers Marie Touchet ou Callirhée pour le compte de Charles IX; pour le compte du duc d'Anjou, il colporte ses flammes lyriques de Marie de Clèves à Renée de Châteauneuf, et quand le duc d'Anjou est sur le trône, il le suit, luth en main, dans le labyrinthe des voies infâmes. A l'instant où le roi très-chrétien, en train de changer de sexe, commence à porter

Cet habit monstrueux, pareil à son amour,  
Si, qu'au premier abord, chacun estoit en peine  
S'il voyoit un roi-femme, ou bien un homme-reine,

le phraseur obséquieux évoque Achille à Scyros, et au milieu même de l'*Antigone* de Sophocle, traduite par Baïf, il introduit ces répugnantes fadeurs mythologiques :

Heureux en qui le ciel ces deux thresors assemble,  
Qu'il ait la face belle et le cœur genereux!  
Vous, l'honneur plus parfait des guerriers amoureux,  
Nous faites voir encor Mars et Venus ensemble.

Il exalte les mignons debout et béatifie les mignons enterrés. Lors du duel de Maugiron et de Quelus, il ne tarit pas en épitaphes, et c'est dans une des oraisons du pieux abbé, que je note ces transparentes allusions :

*Rien d'esgal, entre nous, ne se pouvoit choisir ;  
Le voyant, on brusloit d'envie et de desir...  
La fin de Sarpedon, de Memnon et d'Achille,  
Jamais au cœur des dieux n'esmeut tant de douleurs ;  
Phœbus sur Hyacinthe espendit moins de pleurs,  
Et l'ennuy de son fils luy sembla plus facile.*

« A la mort du duc de Joyeuse, » c'est l'Estoile qui constate et qui juge, « furent faits et divulgués à Paris et à la cour plusieurs et divers « tableaux, discours, regrets funébres et lamentations, n'estant fils de « bonne mère qui, à la courtisane, c'est-à-dire menteusement et flat- « teusement, n'en brouillast le papier. Entre les autres se firent paroistre « Desportes, Baif et Du Perron, qui estoient de ces vendeurs de fumée « d'Alexandre Sévère, dont Spartian escrit. » Desportes distançait ainsi les rhéteurs dégradés de l'ancienne Gaule ; la complication de ses bassesses eût effrayé même les virtuoses de servitude qui sacrifiaient au brutal Maximien la mémoire colossale d'Alexandre, même ce Fortunat, serviteur de son ventre, qui gagnait ses dîners à brûler son grossier encens devant Sigebert, devant Caribert, devant Chilpéric, assassint les uns des autres, tous sacrés néanmoins, puisque tous ils tenaient table ouverte ! Pour retrouver ce fanatisme impudent de la domesticité vénale, il faudrait chercher dans la Rome d'Adrien les idolâtres d'Antinoüs. Ah ! je n'ai pas besoin que les commentateurs me disent sur qui tombent ces anathèmes sanglants des *Tragiques* :

*Des ordures des grands un poete se rend sale,  
Quand il peint en Cæsar un ord Sardanapale,  
Quand un traistre Sinon pour sage est estimé ;  
Desguisant un Neron en Trajan bien-aimé ;  
Quand d'eux une Thais une Lucrece est dite ;  
Quand ils nomment Achille un infasme Thersite,  
Quand, par un fat sçavoir, ils ont tant combattu,  
Que, souldoyez du vice, ils chassent la vertu.*

J'ai trop lu Desportes ; j'ai trop vu comment il s'ingénie à travestir en déesse de pastorale galante la France luxurieuse et farouche que Brantôme peint, et que D'Aubigné stigmatise... — En 1584, un certain Pierre d'Esgain, seigneur de Belleville, gentilhomme huguenot de

soixante - dix ans, fut pendu, étranglé et brûlé en Grève pour avoir écrit sur Henri III je ne sais quels couplets outrageux; c'était un Chartrain comme Desportes. Destinée pour destinée, je n'aurais pas échangé le gibet du supplicé contre les villas de son compatriote. Je respire une étouffante odeur d'égout sous le courant limpide et sonore de cette poésie douceuse.

Poésie douceuse en effet, et non pas douce, malgré les redites stéréotypées de la critique. Dans l'art aussi bien que dans la vie, la vraie douceur est la prérogative et comme la récompense des sincères et des forts. C'est aux Samsons qu'il est réservé de recueillir des rayons de miel dans la gueule des lions. C'est Eschyle, le maître des terreurs, qui, à force d'attendrissement et de grâce, purifie jusqu'à l'autel où l'oracle implacable courbe sous le couteau l'aimable tête d'Iphigénie, et qui s'apitoie sur les veillées mélancoliques de Ménélas, dépossédé d'Hélène. C'est le justicier Aristophane, qui fait trêve à l'explosion de ses brûlantes ironies, pour révéler les délicieux mystères de la naissance de l'Amour, dans la langue aérienne que les oiseaux lui ont transmise. C'est l'héroïque soldat; c'est le navigateur du cap des Tempêtes, qui, au bout du monde, mêle au soin de ses *Lusiades* laborieuses les tendres églogues et les sextines étincelantes qu'il consacre au souvenir de la *belle bête féroce humaine*. C'est le dur théologien, c'est l'âpre indépendant, c'est l'interlocuteur de Lucifer et de Cromwell, qui exprime dans ses rythmes d'une fraîcheur enchantée et d'une sensibilité mélodieuse les âmes diversement éprises de l'*allegro* et du *penseroso*. Si, malgré tant de controverses dangereuses, la nef de Ronsard n'a pas sombré, si le Vendômois nous séduit encore à l'évolution variée de ses thèmes élégiaques; s'il nous attache au bois de Gastines insulté par la cognée impie, autant qu'à cette vieille, orgueilleuse du passé, *qu'il célébroit du temps qu'elle estoit belle*; s'il nous paraît apporter de l'agrément, du feu, j'allais dire de l'invention jusque dans le rajeunissement des motifs les plus menus de l'Anthologie et d'Horace, n'allons pas croire que le mérite et l'effet de ces fragments immortels soient dus tout entiers au coloris original, au rythme excellent, aux brillantes qualités techniques du chef d'école. Ronsard s'est maintenu surtout et il a pu revivre, parce qu'il visait haut toujours, parce qu'il travaillait pour la gloire de sa langue et de son pays autant que pour l'honneur de son nom, parce qu'il était « un de ces gentils esprits ardents à la vertu, » auxquels il dédiait son livre. S'il échouait dans l'épopée, il retrouvait à loisir, pour blasonner Marie ou Cassandre, des accès de cette grandeur franche

vainement cherchée dans la *Franciade* ; il s'enfermait sous triples verroux pour lire l'*Iliade* en trois jours, et ressortait du sublime entretien, sinos maître du bouclier d'Achille, touché du moins de la ceinture de Vénus ; il entamait ses compositions en vue de Catherine de Médicis ou du cardinal de Lorraine, mais sa verve échauffée lui faisait vite oublier ses patrons, et le replaçait dans l'Olympe ; les roses qu'il tressait pour sa dame prenaient sous ses doigts des senteurs d'Élysée. — Ah ! que nous sommes loin de Desportes ! Artiste d'ailleurs de facultés délicates, il ignore les fougues de l'enthousiasme et les vagabondages de l'imagination ; il n'a pas la compréhension affectueuse de la nature, ou du moins il n'en estime que le charme immédiat et sensible ; il n'en conçoit que la beauté tout extérieure, toute familière, et, pour être plus net, toute pratique ; il traduit les contentements du propriétaire à l'aise dans son jardin, les plaisirs du promeneur qui rencontre le gazon et la source claire, les gaietés du galant qui se glisse, non pas seul, sous l'ombre courte des charmilles ; jamais les surprises, les tremblements, les extases du rêveur et du solitaire ravis, transportés, perdus dans l'harmonie et la lumière. Il n'a pas même la curiosité du lointain et de l'inconnu, mondain dépaycé, sitôt franchies les bornes du domaine étroit qu'il dispose au goût des passants citadins. Il vit plusieurs années en Italie et ne laisse pas trace de son voyage dans ses innombrables vers. La Rome du Quirinal et des Catacombes, la cité des augustes regrets qui suscite dans toutes les âmes, de Rutilius à Corinne, un hommage perpétuel de foi, de respect et de crainte, n'arrache pas un sonnet à Desportes : Joachim Du Bellay en était revenu riche d'une provende inépuisable. Indifférent en Italie, notre homme n'entre en Pologne que pour s'y exaspérer. Pas un souffle ne lui vient au cœur avec le vent impétueux des forêts, et la terre héroïque des Jagellons ne lui inspire qu'une invective inintelligente et brutale. Saint-Amant, mal préparé du reste à juger le génie de la race mystique et guerrière, quand il visita le pays un peu plus tard, réfuta les amplifications *du dameret*. Lui du moins, en Pologne, appréciait les cabarets. Mais s'écriait-il, en accusant Desportes :

C'estoit un mignon de cour  
 Qui ne respiroit qu'amour ;  
 Il sentoit le muse et l'ambre ,  
 On le voit bien à ses vers ;  
 Et jamais soif en sa chambre  
 Ne mit bouteille à l'envers.

Saint-Amant a plus raison qu'il ne croit. Ce qui manque décidément à Desportes, c'est l'ivresse. Dans l'interminable litanie de ses amours, je n'entends ni les soupirs de la joie, ni les sanglots du désespoir; jamais je ne devine, à l'accent ému du vers ou de la strophe, un de ces doux et cruels secrets qui échappent aux trahisons du langage impuissant à les révéler,

Quod latet arcana non enarrabile fibra.

Non ! j'assiste au travail minutieux d'un compilateur qui taille, ajuste, écourte, amplifie sans relâche les canzone des petits poètes italiens, ses modèles<sup>1</sup>; qui se tient content de la version d'un concetto, et qui pense avoir atteint le but suprême quand il a mis sur ses pieds un sonnet tout en pointes. Ce n'est pas sa passion qui le préoccupe, mais le prestige qu'exercera sur le cercle du lendemain sa bijouterie d'emprunt. Ce n'est pas lui qui murmurerait avec Keats : « les mélodies qu'on entend sont charmantes; mais plus charmantes sont celles qu'on n'entendra jamais : »

Heard melodies are sweet, but those unheard  
Sweeter.

Il devancerait plutôt Marino, son continuateur et son émule; il conviendrait avec le Napolitain que la fonction du poète c'est l'étonnement : « *Del poeta il fin la maraviglia.* » Ses portraits de femme, d'une touche

<sup>1</sup> Les plus curieux investigateurs, Fauriel et Boissonade, si l'on veut, se seraient lassés de suivre à la piste les décalques, imitations, contrefaçons ou copies disséminées dans l'œuvre de Desportes. Le poète, fier de désertter les voies de Ronsard et de quitter Pindare pour le Molza, ne dissimulait guère ses pirateries, qu'il prenait pour des conquêtes et des annexions légitimes. A la date de 1603, parut un livre intitulé : *Les rencontres des Muses de France et d'Italie*. L'auteur y dévoilait, pièces en main, les procédés contestables de Desportes. L'autre lut l'attaque, et répondit gaiement : « J'ai pris aux Italiens plus encore qu'on ne croit; si j'avais été consulté, j'aurais fourni là-dessus de bons mémoires. » Il eût volontiers ajouté à propos de ces réminiscences et de ces refontes perpétuelles quelque apologie dans le ton du distique de Denham sur Cowley :

To him no author was unknown,  
Yet, what he wrote was all his own,

« Aucun auteur ne lui était inconnu; pourtant, tout ce qu'il écrivait était de son fonds propre. » Mais il aurait surfait et son mode de travail, et le résultat définitif.

énervée, mignarde et vacillante, que n'illumine aucun rayon moral, semblent le programme versifié d'un pourvoyeur du sérail d'Ispahan ou d'un entremetteur de Florence, et non les effusions d'un Gaulois bien épris. En parcourant la galerie lascive, je me souviens des vœux ingénus de Shakspeare : « O laissez-moi paraître toujours sincère dans mes vers, comme je le suis dans mon amour, ... je ne veux pas vanter trop haut ce que je n'ai dessein de vendre : »

O let me true in love, but truly write...

I will not praise that purpose not to sell.

et je m'écarte, dégoûté de l'exposition impudique à laquelle Desportes condamne toutes les beautés qu'il approche. L'abbé n'a cure de ces délicatesses. Comment les aurait-il apprises? Il est, je le soupçonne, aiguillonné souvent par le démon corrupteur de Midi, mais il n'aime pas, il n'a jamais aimé. Ce mangeur de lotus, une fois engourdi, ne secoua plus l'atmosphère amollissante. Aux heures de rupture, en ces moments où le cœur en proie au passé murmure volontiers chez les plus forts la plainte du berger de Théocrite : « Ceux qui ont désiré d'amour, vieillissent en un matin! »

Οἱ δὲ παθεῦντες ἐν ἡματι γηράσκουσιν;

en ces crises qui dictent à l'insouciant Horace le *Donec gratus eram*, cette fleur exquise du sentiment, cette églogue pathétique sans y songer, Desportes, et c'est un trait concluant du caractère, écrit les adieux à Rozette, les plus spirituels, mais aussi les plus secs de ses couplets.

Rien de grand, rien de simple chez l'abbé de Tiron. Il s'était, comme à plaisir, retranché les sources naturelles de la grandeur et de la simplicité. Pas de famille. Nous savons pour quelle étrange querelle il rompit tout commerce avec la plupart de ses parents. Il ne gagna pas à les remplacer par le bâtard d'une de ses maîtresses, triste compagnon qui, son père enterré, gaspilla le meilleur de ses capitaux, dispersa les trésors d'une magnifique bibliothèque, et finalement vendit au poids chez un pâtissier une masse de manuscrits précieux parmi lesquels se perdirent, pour notre ennui, les statuts de l'Académie ébauchée par Baïf, en son logis de la rue Saint-Victor. Ainsi, pour Desportes, point de dignes attachements ici-bas, et ses aspirations dépassaient peu ce monde. Prêtre catholique, (on a inutilement essayé de le nier, puisqu'aussi bien il faillit

être archevêque <sup>1</sup>, ) il ne croyait au christianisme que sous toutes réserves. Nul support en conséquence et nul frein ! Explication trop facile de cette poésie sans audace, sans concentration, sans point d'arrêt, de cette moralité un peu plus que confuse. « *Athéiste* et ingrat comme le « poète de l'Amirauté, » est-il écrit par les honnêtes bourgeois de la *Mé-nappée*, qui récidivent ailleurs. D'Aubigné impute à Desportes une série de crimes dont *la sorcellerie* et les empoisonnements ne sont peut-être pas les plus odieux. Je me défie des assertions trop souvent calomnieuses de la *Confession de Sancy*; mais que répondre au récit de la mort de Desportes ? Je l'extrais au long de l'Estoile : « Pendant ce mois que « j'ai séjourné à Gland (octobre 1606), est mort, de ma connoissance, « M. l'abbé de Tiron, en son abbaye de Bonport, lequel on disait n'avoir « non plus creu de purgatoire que M. de Bourges : et pour le tesmoi- « gner à sa mort, comme l'autre qui n'avoit ordonné aucuns services « pour le remede de son ame, auroit enjoint expressement dès qu'il « seroit mort, de chanter seulement les deux psaumes suivants : *O quam « dilecta tabernacula tua, Deus virtutum !* l'autre : *Lcetatus sum in his quæ « dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Peu avant que de mourir, « il dit : j'ay trente mille livres de rente, et cependant je meurs ! Ce « n'estoit pas ce semble, *ire cum lætitia in domum domini.* » Ainsi, Maza- rin moribond, se promenant dans ses appartements, disait, du profond de son cœur sordide : « Il faut quitter tout cela ! et encore cela ! Que « j'ai eu de peine à acquérir ces choses ! Puis-je les abandonner sans « regret ; je ne les verrai plus où je vais ! Adieu, chers tableaux que « j'ai tant aimés, et qui m'ont tant coûté ! » N'admirez-vous pas l'unité de la vie de Desportes, et comme, jusqu'à la fin, il est assailli par ce mauvais esprit du matérialisme qui domina ouvertement ses actes, et qui se déguisa sous le fard dans ses œuvres. Qu'on ne m'objecte pas ses psaumes de pénitence ; il paraphrasa froidement David pour divertir madame Patu et madame d'Aigrontin, les Armides de son automne ; et puis, c'est qu'il avait la lèpre <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L'anecdote est partout. Le roi offrait à Desportes l'archevêché de Bordeaux. « — Non, sire, je ne prétends point avoir charge d'âmes. — Voire, et les âmes de vos moines, M. l'abbé ? — Hé, sire, ils n'en ont pas ! »

<sup>2</sup> Soyons justes. Le Verbe a son écho quelque part chez Desportes. Fermez ces psaumes sans conviction et sans chaleur, qui ne valent pas ceux de Bertaut, moins vigoureux et moins touchants eux-mêmes que les austères interprétations de Chassignet, moins brillants que ce développement du psaume CLXXXIII, ou Du Perron approche du parfait ; affrontez la lecture des *Prières et Méditations chrétiennes* de notre idyllique, vous découvrirez plus d'une oraison où l'onction

Les pédants légers qui n'ont jamais lu Pétrarque prononcent encore son nom à propos de Desportes. Je ne les imiterai pas, même pour les combattre, et je ne profanerais pas la mémoire du patriote inconsolable, de l'ami navré de Rienzi, du douloureux amant de Laure. Avec ce martyr des saintes illusions, avec ce Platon - Augustin de la poésie du moyen âge, l'abbé plagiaire n'a rien à démêler. Que le prestolet frivole et fat ne trouble pas les sources éplorées de Vaucluse ; que l'orfèvre des colifichets, le brodeur des arabesques puériles, le disciple vaniteux des *seicentisti* n'aborde pas la maison d'Arqua, où le religieux disciple des anciens couvre de ses baisers et de ses larmes une copie retrouvée de l'*Iliade* ; que le quêteur de bénéfices ne tente pas les collines du Capitole ! Qu'il demeure sous les pommiers de son abbaye normande, décrivant, enjolivant, raffinant sans relâche, les historiens de la poésie française se détourneront de la grande route pour aller l'y visiter d'âge en âge. Ne disputons pas son petit verger et sa petite gloire à celui que Ronsard nommait « le premier poète français. » Son exemple décidait la vocation de Bertaut, ardent à remercier son initiateur et son maître :

Ainsi soupireroit, au fort de son martyre,  
Le dieu même Apollon, se plaignant à sa lyre,  
Si la flèche d'Amour, avec sa pointe d'or,  
Pour une autre Daphné le reblessoit encor ;

Un siècle plus tard, Pellisson ne connaissait encore *le grand génie* de l'arrangeur d'Arioste, et mademoiselle de Scudéry le déclarait *passionné pour son temps*. Si plus d'une feuille s'est séchée dans cette riche couronne de Desportes, il oppose encore aux censeurs les moins flexibles l'abondance de ses productions, la mélodie de ses vers, la pureté de son langage<sup>1</sup>. En dépit des réprobations de Malherbe, Balzac, dans sa *Lettre*

déborde, où le cœur durci semble fondre sous le charbon céleste. Dans ces petits morceaux, le chrétien a porté bonheur à l'artiste. La prose en est exacte, rapide, et d'un tour accompli. Elle nous fait regretter que Desportes ait anéanti, à la mort de Henri III, les mémoires où il recueillait jour à jour les fruits amers de son expérience.

<sup>1</sup> Le tuteur de la langue au xvi<sup>e</sup> siècle, Henri Estienne, s'autorise à chaque instant de Desportes, et il fait voir par plus d'un exemple comment le poète, tout en italianisant sa pensée, s'entendait à préserver sa parole de la contagion étrangère. Il est telle pièce de Desportes qu'on pourrait comparer, pour l'allure et pour l'expression, aux stances amoureuses où s'exerçait la jeunesse de Racine.

latine à M. de Silhon, a signalé avec beaucoup de justesse, dans certains morceaux du devancier méprisé, les premières lignes d'un art malherbien. On peut dégager des portions de chefs-d'œuvre parmi ces machines d'apparat et ces pastiches. Les *Stances sur la nuit* ont des suavités à la Corrége; la chanson : *Heureux qui peut passer sa vie*, berce de ses grâces allanguies ceux-là mêmes qui, d'une lèvre frottée de miel antique, ont répété avec Virgile : *O fortunati nimium*; avec Horace, *Beatus ille qui procul negotiis*; avec Martial, *Vitam quæ faciunt beatiorum*, et qui ont suivi Claudien, par miracle, sincère et touchant, dans le parterre du vicillard de Vérone; le sonnet sur les *Lettres d'amour* précéderait sans disparate un des drames élégiaques les plus émus de Tennyson, (*The letters*). Enfin, Desportes a le premier prononcé ce beau mot de pudeur, dont le symbole a trop peu, hélas! influé sur sa vie. C'est assez pour qu'on ne l'oublie pas. Si déplorable que soit le ruineux abus des qualités les plus précieuses; si mal préparé qu'on puisse être à goûter celui qui prétendait engager la poésie française, déjà nourrie d'Homère, dans les petits sentiers du Bembo; si prévenu qu'on se tienne contre cette apothéose du centon, contre ce maniérisme dégradant, contre cet art sans élévation et sans conscience, où, pour reprendre un mot de Talleyrand, « l'esprit sert à tout et ne suffit à rien; » si rebelle qu'on reste en définitive aux tentations de cette Muse étouffée, comme la jeune fille de Freiligrath, par le parfum des fleurs qu'elle voulait emprisonner dans l'atmosphère factice des boudoirs et des cours, il ne sied pas d'afficher plus de sévérité contre Desportes que Lactance converti n'en conçut contre Ovide; il faut le confesser, quoi qu'on en ait, c'est, en maint endroit, un poète agréable : *Pocula non usuavis*.

PHILOXÈNE BOYER.

L'œuvre de Desportes a été publiée sous maintes formes. Citons au moins l'édition in-4 des premières poésies (1573); celle, plus complète, de 1611; celle des psaumes, en 1624; et celle, toute moderne, de M. Alfred Michiels, avec une introduction et des notes (1858.)

Les documents sur Desportes sont très-nombreux. J'indiquerai au moins : l'Estoile, (*Journal*); Palma Cayet, (*Chronologie*); Nicéron, (*Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*); Isaac Bullart, (*Académie des sciences et des arts*); Baillet, (*Jugements des savants*); Goujet, (*Bibliothèque française*); Dreux Du Radier, (*Article du Conservateur, sep-*

tembre 1757); Dom Liron; (*Bibliothèque chartraine*); M. Sainte-Beuve, (*Tableau de la poésie au xvi<sup>e</sup> siècle et Revue des Deux Mondes*, mars 1842); M. Philarète Chasles, (*Revue de Paris*, 20 décembre 1840); M. H. Martin, (*Mémoires de l'Académie de Caen*, 1840); M. Demogeot, (*Tableau de la littérature française au xvii<sup>e</sup> siècle, avant Corneille*); M. Baron, (*Histoire de la littérature française jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle*, t. II); M. Viollet-Leduc, (*Bibliothèque poétique*); etc., etc.